

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Contes Moraux Et Nouvelles Idylles**

**Diderot, Denis**

**Zuric, 1773**

Menalque et Alexis.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-45**

## MÉNALQUE ET ALEXIS.

Ménalque était vieux. Déjà les ans avaient penché sa tête octogenaire. Des cheveux argentés ombrageaient son front. Sa barbe blanche retombait sur sa poitrine, & un bâton rassurait ses pas chancelans. Comme celui qui après les travaux d'un beau jour d'Été se repose satisfait à la fraîcheur du soir & rend grâces aux Dieux, en attendant le paisible sommeil. Ainsi Ménalque avait consacré le reste de ses jours au culte des immortels & au repos : car il avait travaillé, il avait fait le bien, & tranquille & serein il attendait désormais le sommeil du tombeau. Ménalque voyait la bénédiction répandue sur ses enfans. Il leur avait donné de nombreux troupeaux & de riches paturages. Pleins d'une tendre inquiétude, tous s'étudiaient à l'envi à embellir ses vieux jours, & à lui rendre les soins qu'il avait eus de leur jeunesse. C'est un devoir que les Dieux n'ont jamais laissé sans récompense. Souvent assis devant sa cabane à la douce chaleur du soleil, il contemplait



S. J. G. H. N. W. 1772.

LANDESBIBLIOTHEK  
OLDENBURG



templait ses jardins soigneusement cultivés , & dans un vaste lointain les travaux & la richesse des champs. D'un air affable & caressant il engageait les passans à s'arrêter près de lui. Il écoutait encore avec intérêt les nouvelles du voisinage , & se plaisait à apprendre de l'étranger les mœurs & les coutumes des pays lointains.

Les enfans de ses enfans , l'amusement le plus cher à sa vieillesse , venaient folâtrer autour de lui. Arbitre de leurs jeux , il jugeait leurs petits différens , & les accoutumait à être bons , faciles & compâtissans pour les hommes & pour le moindre des animaux. Aux jeux variés qu'il leur enseignait se mêlait toujours quelque instruction simple & frappante. Lui même faisait leurs jouëts. Sans cesse ils accouraient en criant — Oh ! fais nous encore ceci — & puis encore cela. Quand ils l'avaient obtenu , ils se précipitaient à son cou ; ils fautaient de joye & le vieillard fourrait à leurs transports. Il leur apprenait à tailler le jonc , à en faire des flutes & des chalumeaux. Il leur enseignait les airs qui appellent les brebis & les chevres au paturage & ceux qui les ramènent au bercail. Il composait pour eux des chansons. Les petits les chantaient , les plus grands les ac-



compagnaient de la flûte. Quelquefois encore il leur racontait quelque histoire intéressante. Alors on les voyait assis à terre ou sur le seuil de la porte, tous, la bouche entr'ouverte & les yeux attachés sur ses lèvres.

Un jour qu'il était venu s'asseoir à l'entrée de sa cabane pour s'y réchauffer au soleil du matin, son petit fils Alexis se trouva seul auprès de lui. Le beau jeune homme n'avait encore vû que treize printemps. Les roses du bel âge & de la santé brillaient sur ses jouës, & ses cheveux flottaient en boucles dorées. Le vieillard l'entretenait du bonheur de faire du bien aux hommes & de soulager l'indigence. Il lui disait; aucun plaisir n'égale celui qu'on éprouve après une bonne action. Le lever brillant de l'aurore, le doux coucher du soleil, la lune perçant les sombres voiles de la nuit, remplit nôtre cœur d'un sentiment délicieux, mais celui que nous inspire la bienfaisance — O mon fils, il est plus délicieux encore. Des larmes de joye & de tendresse arrosèrent les jouës du jeune Alexis. Le vieillard les vit avec transport — Tu pleures, mon fils, lui dit-il, en fixant tendrement les yeux sur lui, furent mes discours seuls n'auraient pas eu ce pouvoir. Il y a quelque chose

chose dans ton cœur qui leur donne cette force.

Alexis essuya les pleurs de ses jouës de roses ; mais ses yeux se remplissaient sans cesse de nouvelles larmes : Ah ! je le sens , oui je sens que rien n'est si doux que de faire du bien.

Ménalque attendri ferra la main du jeune homme dans la sienne & lui dit. Je vois sur ton front , je lis dans tes yeux que ton ame est émuë , & qu'elle ne l'est pas seulement de ce que je viens de dire.

Interdit , le jeune berger detourna ses regards. Tes discours ne font - ils pas assez touchans pour faire répandre sur mes jouës une douce rosée de larmes ?

Je vois , mon fils , lui répondit Ménalque , je vois que tu me caches , peut - être pour la première fois , ce qui fait palpiter ton sein , ce qui erre déjà sur tes lèvres.

Eh ! bien , dit Alexis , en retenant ses pleurs , je te raconterai tout. Mais sans toi je l'eus caché éternellement au fonds de mon cœur. Ne l'ai - je pas appris de toi-même ? celui qui se vante du bien qu'il a fait n'est bon qu'à demi. Voilà pourquoi je voulais te cacher ce qui fait palpiter mon cœur , ce qui me fait éprouver si délicieusement que le plaisir de faire du bien est



le sentiment le plus doux de la vie. Une de nos brebis s'était égarée. J'allai la chercher dans la montagne, & là j'entendis une voix gémissante. Je me glissai du côté d'où venait la voix, & j'aperçus un homme. Il ôtait de dessus ses épaules un pesant fardeau & le posait à terre en soupirant. Je ne puis, non, disait-il, je ne puis aller plus loin. Que ma vie est pleine d'amertume ! Une subsistance pénible & douloureuse, est tout ce que j'obtiens de mon travail. Il y a plusieurs heures que j'erre accablé de cette charge aux ardeurs du midi, & je ne trouve point de source pour étancher ma soif, pas un arbre, pas même un arbruste dont le fruit puisse me rafraichir. O Dieux ! Je ne vois autour de moi que d'affreux déserts. Aucun sentier qui me conduise vers ma chaumière & mes genoux chancelans ne sauraient me porter plus loin. — Cependant je ne murmure pas. O Dieux ! Vous m'avez toujours secouru. En gémissant ainsi, il s'étendit languissamment sur son fardeau. Alors sans en être aperçû, je courus de toute ma force à nôtre cabane, je ramassai vite une corbeille de fruits secs & de fruits nouveaux, je remplis de lait mon plus grand flacon, je revolai à la montagne

tagne & je retrouvai encore cet infortuné. Il goutait dans ce moment la paix du sommeil. Doucement, tout doucement je m'approchai de lui, je mis à ses côtés la corbeille & le flacon rempli de lait & j'allai me cacher dans les buissons. Il se réveilla bientôt, Les yeux sur son fardeau, que le sommeil, dit-il, est un doux soulagement! Je vais essayer à présent de te trainer plus loin. N'as-tu pas servi à reposer ma tête? Peut-être que les Dieux conduiront mes pas, que j'entendrai bientôt le murmure d'une fontaine, ou que je trouverai quelque cabane dont le maître hospitalier me recevra sous son toit. Au moment où il voulut recharger le fardeau sur ses épaules, il aperçut le flacon & la corbeille. La charge retomba de ses bras. — Dieux! que vois-je! s'écria-t-il — hélas, le besoin qui me tourmente trompe mes sens, je rêve sans doute, & quand je me réveillerai, tout disparaîtra. Mais non — je veille — Dieux! ce n'est pas un songe. Il porta la main sur les fruits — je veille. Quelle divinité, ô quelle divinité propice a fait ce prodige? c'est à toi que je verse les premières gouttes de ce lait, & c'est à toi que je consacre ces deux pommes les plus belles du panier. Reçois



çoi, ah ! daigne recevoir favorablement le vœu de ma reconnoissance — Tu vois si mon ame en est pénétrée. A ces mots, il s'affit & mangea en versant des larmes de joye. Après s'être rafraichi, il se leva & rendit encore une fois graces au Dieu qui veillait sur lui avec tant de bonté. Ou les Dieux, dit-il, auraient-ils conduit ici un mortel bienfaisant ? pourquoi ne puis-je le voir & l'embrasser ? Où es tu ? que je te rende graces, que je te bénisse ! Dieux bénissés - le. Bénissés l'homme généreux, & les siens, & tout ce qui lui est cher. Je suis rassasié : je vais emporter ces fruits. Je veux que ma femme & mes enfans en mangent & qu'ils bénissent avec moi mon bienfaiteur inconnu. Il s'en alla & je pleurai de joye. Cependant je courus à travers les buissons pour le devancer, & je m'affis sur le bord du chemin où il devait passer. Il vint, il me salua, & me dit. Ecoute, mon fils, n'as tu vû personne dans ces montagnes portant un flacon & un panier rempli de fruits ? Non je n'ai vû personne dans la montagne portant un flacon & un panier de fruits. Mais, lui dis-je, comment es-tu venu jusques dans ce désert ? sans doute que tu t'es égaré. Aucune route ne conduit

conduit ici. Hélas ? oui , mon enfant , je me suis malheureusement égaré. Et si quelque divinité bienfaisante , ah ! Si c'est un mortel , les Dieux l'en béniront , si quelque divinité bienfaisante ne m'avait sauvé , j'aurais péri de faim & de soif dans ces montagnes. — Que je t'enseigne donc le chemin ! Donne moi ton fardeau à porter , & tu me suivras avec moins de peine. Après s'en être défendu long-tems , il me donna le fardeau & je le menai sur la route qui conduisait à son hameau. Voilà , mon père , ce qui me fait encore pleurer de joye ; ce que j'ai fait m'a couté peu de peines , cependant toutes les fois que je me le rappelle , ce souvenir me charme comme l'air pur du matin. Quel doit être le bonheur de celui qui a fait beaucoup de bien !

Le vieillard dans le plus doux ravissement embrassa le jeune homme. Ah ! je descends sans regrets dans la tombe , puisque je laisse la bienfaisance & la piété dans ma chaumière.



R

LA